

Un nouveau regard sur la pulsion, le trauma et la méthode analytique. Première partie : une théorie de la psyché

Wilfrid Reid

L'avenir du clinicien I

Volume 17, numéro 1, printemps 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/018790ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/018790ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue Santé mentale au Québec

ISSN

1192-1412 (imprimé)

1911-4656 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Reid, W. (2008). Un nouveau regard sur la pulsion, le trauma et la méthode analytique. Première partie : une théorie de la psyché. *Filigrane*, 17 (1), 68-94.
<https://doi.org/10.7202/018790ar>

Résumé de l'article

Si l'on met en parallèle les apports de Freud et de Winnicott, le développement psychique se présente comme le passage d'un état mental où l'individu et l'environnement forment une unité à un état plus évolué où l'intrapsychique devient une entité fonctionnelle distincte. Dans ce transit, les concepts de pulsion et de trauma, entre autres, connaissent une nouvelle définition : chemin faisant, se dégage une nouvelle conception de la réalité psychique sous le terme de troisième topique. Un texte ultérieur décrira les répercussions de ces propositions au plan de la méthode analytique.

Un nouveau regard sur la pulsion, le trauma et la méthode analytique.

Première partie : Une théorie de la psyché

wilfrid reid

Liminaire

Le parcours clinique de Wilfrid Reid l'a mené à l'élaboration d'une nouvelle théorie portant sur la réalité psychique et la méthode psychanalytique. Nous présentons ici à nos lecteurs, en première partie, sa théorie de la réalité psychique. On trouvera dans le numéro Automne 2008 la suite de ce parcours clinique sous la forme d'un texte élaborant sa théorie et la méthode psychanalytique.

NDLR

Si l'on met en parallèle les apports de Freud et de Winnicott, le développement psychique se présente comme le passage d'un état mental où l'individu et l'environnement forment une unité à un état plus évolué où l'intrapsychique devient une entité fonctionnelle distincte. Dans ce transit, les concepts de pulsion et de trauma, entre autres, connaissent une nouvelle définition : chemin faisant, se dégage une nouvelle conception de la réalité psychique sous le terme de troisième topique. Un texte ultérieur décrira les répercussions de ces propositions au plan de la méthode analytique.

« Psyché est étendue, n'en sait rien »

(S. Freud, 1938)

« La mère, cet entour indivis »

(J.B. Pontalis, 1988)

N*olens volens*, au fil de son expérience clinique, chacun développe progressivement « sa petite synthèse personnelle » (D. Anzieu, 1984). Celle-ci peut demeurer implicite ; à l'insu du clinicien, elle sous-tendra son écoute. Ou encore, enrichie par la pensée des auteurs, une démarche d'explicitation sera entreprise ; c'est à cette seconde perspective que le lecteur est ici convié.

Dans l'après-coup, il m'est permis de penser que le travail analytique a, très tôt, suscité en moi une intuition clinique qui deviendra le moteur de ma réflexion. Cette impression diffuse pourrait maintenant se formuler de cette manière : quelque chose fait obstacle au processus analytique au-delà de la résistance à telle ou telle interprétation ; il existe un obstacle plus large qui porte sur tout travail interprétatif.

J'ai souvenir d'une expérience clinique qui est venue cristalliser cette impression diffuse : une analysante présente un discours très à distance d'elle-même et de son analyste ; elle éprouve de grandes difficultés à partager son monde intérieur avec lui. De nombreux essais de relance associative s'avèrent peu productifs. Ils semblent susciter sur le moment une certaine ouverture ; mais tout se referme très rapidement de sorte que, à la séance suivante, nous nous retrouvons au *statu quo ante*.

Une doléance revient : l'obstacle est attribué à la froideur de l'analyste. Et puis un jour surgit un rêve ouvertement transférentiel ; l'analysante vient à la séance. Elle décrit, chemin faisant, un trajet très accidenté qui s'apparente à une grande étendue de glace. L'analyste en herbe reprend espoir ; il se met, à son tour, à rêver... à une certaine élaboration transférentielle. Les choses tournent court très rapidement. Foin des associations ; d'entrée de jeu, l'interprétation de l'analysante tombe drue : son rêve est bien la preuve de la froideur de son analyste. L'interprétation me laissa quelque peu médusé.

Plus tard, avec Pontalis (2002, 85), je pourrai concevoir le rêve comme « une pensée qui ne sait pas qu'elle pense ». Avec André Green (1990), je ferai cette observation : le résultat du travail du rêve est fonction de l'organisation mentale du rêveur, en particulier l'instauration d'une double limite : une limite entre les systèmes inconscient et préconscient, associée à une limite entre le dedans et le dehors. À défaut de cette double limite, s'il est un psychisme à interroger, c'est celui de l'analyste.

En même temps, j'ai toujours gardé en mémoire un mot de cette analysante : « Des fois, vous dites des choses et je ne sais pas où mettre ça. » À l'époque, l'énoncé était demeuré énigmatique. Dans l'après-coup, je suis tenté de considérer l'impression vive laissée par ces paroles comme l'expression de ma perception endopsychique inconsciente d'une problématique des espaces psychiques. Cette endoperception inconsciente me rendra de plus en plus sensible à la pensée des auteurs qui nous convient à une nouvelle conception de la réalité psychique. Cette nouvelle conception représentera une mise au travail des concepts fondamentaux de la métapsychologie freudienne. Chemin faisant, se dessineront les grands axes

d'une troisième topique qui s'inscrira en complémentarité avec les deux topiques de Freud¹.

Pour éviter tout malentendu, une parenthèse sur la méthode analytique : une métapsychologie des espaces psychiques remet au travail le système de causalité de l'analysant (Cahn, 2002, 63). À cet égard, soulignons un élément important de la méthode. En s'inspirant de Henri Atlan (1986), nous distinguerons un énoncé de théorie et un énoncé de méthode. L'énoncé de théorie interroge le statut de la vérité d'un contenu psychique. Est-ce la vérité d'un fait ? Est-ce la vérité d'un fantasme ? L'énoncé de méthode réfère à la nécessité d'accueillir comme vérité le statut de la vérité qui est celui de l'analysant. Il importe de recevoir comme vrai, c'est-à-dire sans chercher à le « détromper » de quelque manière, ce qu'il considère comme vrai. Paradoxalement, nous avons là une condition sine qua non pour faciliter, s'il y a lieu, le questionnement éventuel par l'analysant de ce statut de la vérité, de par l'inclusion de ce questionnement au sein même du processus analytique. Seul l'analysant peut remettre en question son statut de la vérité dans la cure analytique.

Les espaces psychiques

Freud (1938) laisse une note dans un calepin : « Psyché est étendue, n'en sait rien. » Cette proposition apparaîtra peu à peu moins énigmatique grâce à certains post-freudiens. Une métapsychologie des espaces psychiques sera progressivement distinguée d'une métapsychologie plus classique de l'objet. Dans cette dernière, on se questionne par exemple sur le caractère paternel ou maternel du transfert. Une métapsychologie des espaces concerne plutôt les processus en cours dans la différenciation progressive des espaces psychiques du dedans et du dehors ; cette différenciation devient une condition préalable au caractère opérationnel des diverses instances des topiques freudiennes. André Green, cité par Brusset (2006, 47), dira comment c'est la propriété des espaces qui, en grande partie, détermine la propriété des objets. Il s'agit de prêter attention non seulement aux contenus psychiques, mais également aux contenantants ou plus spécifiquement à l'articulation contenantant-contenu. Nous assistons à l'émergence d'une théorie analytique de la pensée ou la capacité de penser les pensées.

Tel est le parcours proposé dans ce texte. Il forme la première partie d'une réflexion qui, dans un deuxième temps, portera sur les répercussions de ces propositions au plan de la pratique psychanalytique. Peut-on dissocier la conception des enjeux d'une problématique clinique et la conception du travail analytique dans l'abord de cette problématique ? La deuxième partie² nous conduira à présenter un nouveau paradigme de la méthode analytique, le paradigme de la transitionnalité. Ce nouveau modèle vise non pas à rendre inopérant, mais plutôt à complexifier le modèle plus classique de la remémoration.

L'articulation contenantant-contenu

Il y a un peu plus de vingt ans, Didier Anzieu (1985) nous invitait à développer une théorie analytique des contenantants. Depuis lors, cette théorie s'est grandement

développée ; nous devons maintenant reconnaître sa grande valeur heuristique dans le travail analytique. Il s'agit de mettre en évidence une forme de résistance au processus analytique qui porte sur le travail interprétatif dans son ensemble. Le travail interprétatif constitue une méta-communication, une communication portant sur une communication. La théorie de l'articulation contenant-contenu est bien en phase avec la méthode analytique car elle pose les conditions préalables à l'actualisation de cette opération méta de la psyché.

Illustrons, de *manière schématique*, ces considérations théoriques. Dans la relation transférentielle, deux patients présentent un même contenu sémantique : le rapport à un thérapeute inutile. Telle est la communication. Or, l'accès à l'opération méta, partant l'accès à l'interprétabilité n'est pas lié au contenu sémantique du discours, mais plutôt, dirons-nous, au silence qui enveloppe ce discours. La nature de l'infra-verbal déterminera la légitimité du travail interprétatif aux yeux du patient.

Abordons d'abord le contenu ; *l'inutilité* du thérapeute peut être entendue comme une défense par rapport à son *utilité* en vue d'une satisfaction pulsionnelle de l'ordre de la libido ou de la destructivité. Cela étant, fera-t-il sens, pour le patient, de rechercher le sens de sa communication ? Ici entre en scène la nature du contenant où l'on peut observer deux cas de figure. Le patient A fait état de l'inutilité du thérapeute ; simultanément l'infra-verbal ou le silence qui enveloppe ses mots dit *paradoxalement* l'utilité de parler au thérapeute de son inutilité. A-t-il tort ou a-t-il raison de considérer le thérapeute comme inutile ? Le patient peut mettre cette question entre parenthèses pour investir ce contenu sur un mode — *le contenant est un mode d'investissement* — qui induit un mouvement élaboratif.

Le patient B dira également l'inutilité du thérapeute ; simultanément son infra-verbal ou le silence qui enveloppe ses mots dira *l'inutilité* de parler au thérapeute de son inutilité. Pour lui, il importe, au premier chef, d'avoir raison ; cela constitue un enjeu fondamental de sa communication, le garant de son intégrité narcissique. Toute autre perspective que la sienne sur la relation transférentielle entraîne une remise en question de son rapport à la réalité ; nous y reviendrons. Notre exemple-type décrit évidemment des modèles abstraits. La réalité clinique se situe généralement quelque part dans un continuum entre ces deux pôles.

Le thérapeute entendra nécessairement l'un et l'autre de ces silences entourant le discours ; il ne pourra éviter de les *éprouver* ; cependant ces silences ne seront pas nécessairement ressentis en ce sens que ces éprouvés ne seront pas nécessairement reconnus par le thérapeute. Tout particulièrement, le silence du patient B qui renvoie la balle dans le camp du thérapeute ; ce silence éprouvé mais non senti risque le plus souvent, à son insu, de devenir très agissant à l'intérieur du thérapeute. Le rapport transféro-contre-transférentiel devient plus ou moins subtilement une *épreuve de force*. Le thérapeute ne pourra qu'éprouver douloureusement cette évacuation hors psyché de la conflictualité inconsciente du patient. Le contre-transfert occupera maintenant l'avant-scène ; il s'avèrera l'enjeu fondamental de la cure. Mais là, déjà nous abordons la théorie de la méthode qui sera l'objet de la deuxième partie de ce travail.

Mutatis mutandis, dans le transfert, tout contenu verbal, quel qu'il soit, sera véhiculé selon l'une ou l'autre de ces modalités d'articulation contenant-contenu. Il en est ainsi, par exemple, du patient qui se considère profondément « malchanceux » dans la vie. L'interprétabilité, *de jure*, de cette malchance demande qu'il ressente inconsciemment — ce contenant est d'ordre inconscient — comme une chance de pouvoir parler de sa malchance à son thérapeute. De cette manière, la nature du contexte psychique détermine la lisibilité ou l'interprétabilité du texte psychique. Dit autrement, la transitionnalité comme *modalité d'investissement de l'objet*, modalité définissant un mode particulier d'articulation contenant-contenu, apparaît, côté patient, comme une condition préalable à la légitimité du travail interprétatif ; nous y reviendrons en fin de parcours.

L'ensemble individu/environnement

Nous connaissons tous une formule célèbre de Winnicott (1969a, 44) affirmant qu'un nourrisson, cela n'existe pas ; ce qui existe, c'est un nourrisson plus les soins maternels. Cependant, avons-nous pris la mesure de la traduction métapsychologique de cet énoncé ? Au départ, un psychisme individuel, cela n'existe pas ; ce qui existe, c'est l'ensemble individu/environnement, dira Winnicott. Certaines conditions dans la rencontre psyché-environnement sont nécessaires *pour la création d'un psychisme individuel*. Winnicott désigne alors un champ épistémique en rupture avec celui de Freud.

Freud, on le sait, conçoit le territoire intrapsychique comme formant d'emblée une unité fonctionnelle distincte. Au plan épistémique, l'intrapsychique constitue son objet d'analyse. Ce n'est pas l'effet du hasard s'il présente sa première topique dans un ouvrage portant sur les rêves. Le rêve est une formation psychique qui sollicite un apport minimal de la réalité extérieure ; l'intrapsychique y occupe la plus grande part. D'ailleurs, il conçoit l'état primitif de la psyché sur le modèle de l'arc réflexe où le pôle moteur élimine le stimulus reçu au pôle perceptif. Nous demeurons dans l'intrapsychique.

Il est donc, au point de départ, une rupture épistémologique entre les métapsychologies de Freud et de Winnicott. Cette rupture n'en contient pas moins une continuité de par l'entrée en jeu de trois facteurs. Un premier facteur a trait à une finalité commune du développement : l'intrapsychique comme unité fonctionnelle distincte ; si l'origine diffère, la finalité est la même. Le deuxième facteur concerne un même postulat fondamental comme principe régulateur de l'énergie dans le système inconscient. L'un et l'autre, chacun dans son langage, postulent l'existence de l'hallucinoire.

En référant à l'hallucinoire, nous faisons retour « au tournant de 1897 » dans la pensée de Freud (1897). Ce dernier y abandonne sa *neurotica*, cette théorie traumatique de la névrose où le symptôme est lié à une scène de séduction réelle survenue dans l'enfance. Désormais, en 1897, la scène réelle de séduction n'est plus nécessaire pour la formation d'un symptôme névrotique ; le fantasme suffit et l'on entend généralement ce tournant de 1897 comme la découverte du fantasme.

Cette lecture, si elle n'est pas fausse, demeure cependant incomplète ; elle ne rend pas justice à tout le tranchant de l'apport de Freud découvrant l'existence du *système inconscient*, un système possédant ses propres lois de fonctionnement, distinctes de celles des systèmes préconscient et conscient.

Dans cette lettre à Fliess où il abandonne sa *neurotica*, Freud affirmera :

« Dans le système inconscient, il n'y a pas d'indice de réalité ; il n'est pas possible de distinguer ce qui est vrai et une fiction investie d'affect. »

1897, c'est l'année de la découverte de l'hallucinoire. Dans cette foulée, il décrira en 1900, « un premier désirer » sous la forme de la réalisation³ hallucinoire du désir. Peu après (Freud, 1911, 20), il désigne l'équivalence entre la réalité de pensée et la réalité extérieure comme le *caractère le plus déconcertant du système inconscient*. Dans le sillage de Freud, Winnicott pose également l'hallucinoire comme un concept central de sa métapsychologie ; ce sera le champ ou l'aire de la toute-puissance.

Un troisième facteur de continuité entre les deux métapsychologies résulte de la perspective de Winnicott posant l'articulation psyché-environnement sous l'égide des paradoxes du trouvé/créé et du détruit/trouvé. Nous décrirons ultérieurement cette double paradoxalité. Pour l'heure, reconnaissons ici le génie de Winnicott : il a su concevoir le rôle de l'environnement — une lacune dans la pensée freudienne — d'une manière qui ne réduit en rien le grand apport de Freud en 1897, ce dernier situant alors dans l'intrapsychique le centre de gravité de la théorie de la psyché. De par son mode paradoxal, si la rencontre psyché-environnement n'est pas suffisamment bonne, la réalité extérieure n'existe pas au sens où l'individu n'a pas accès à l'extériorité de l'objet lors de la mobilisation affective. L'autre n'a pas d'existence propre, hors de la subjectivité du sujet.

Dès lors, dans l'échec de la double paradoxalité, le fonctionnement psychique relève uniquement de la réalité psychique, au sens strict du terme, c'est-à-dire de l'hallucinoire ; nous sommes en deçà de l'examen de réalité. *A contrario*, dans la réussite de la double paradoxalité, avec l'instauration de l'examen de réalité, l'intrapsychique devient une entité fonctionnelle distincte qui intègre la réalité extérieure. Avec Winnicott cependant, l'existence de cette entité fonctionnelle n'est pas un phénomène primaire ; elle est secondaire à des conditions favorables dans l'ensemble individu/environnement.

En dégageant une certaine continuité des métapsychologies de Freud et de Winnicott, au delà d'une discontinuité initiale, le développement de la psyché peut être conçu comme le passage de l'ensemble individu/environnement à la création d'un psychisme individuel ou, dit autrement, le passage d'une unité duelle à une unité individuelle. Raymond Cahn (2002) nous rappelle l'étymologie du terme de développement, soit la sortie d'une enveloppe. « La mère, cet entour indivis » dira Pontalis (1988, 157). Dans cette perspective, la formation d'un psychisme

individuel apparaît comme une division réussie au sein de l'ensemble individu/environnement. Cette division réussie s'inscrit dans le cheminement d'une modalité duelle à une modalité individuelle d'articulation contenant-contenu. C'est l'émergence d'une métapsychologie des espaces psychiques ; celle-ci est susceptible non pas d'invalider, mais de complexifier une métapsychologie plus traditionnelle de l'objet.

Les modèles de la pulsion

Dans la mesure où nous concevons comme un enjeu majeur du développement psychique le passage d'une unité duelle à une unité individuelle, nous introduisons un espace carrefour où vont transiter les concepts fondamentaux de la théorie analytique. Au premier chef, le concept de pulsion ; dans cette foulée, seront mis en examen les notions de représentation, d'affect, de trauma pour conduire à une nouvelle conception de la réalité psychique et ultimement un nouveau modèle de la méthode.

Freud présente le concept de pulsion comme étant au fondement de l'activité psychique. Ceci n'a pas empêché les auteurs de remettre en question ce concept souvent mis à mal dans l'histoire de la pensée analytique. L'on ne cessera de s'interroger sur la place respective du modèle de la pulsion et du modèle de la relation d'objet (Brusset, 2006, 1220). Les notions de représentation de soi et de représentation d'objet occuperont parfois l'avant-scène, reléguant au second plan les concepts de pulsion et d'appareil psychique. Ce questionnement répond vraisemblablement à certaines exigences de la clinique. Dans ce contexte, si nous voulons préserver le ferment heuristique indéniable du concept de pulsion, il peut sembler souhaitable de relativiser le modèle freudien, comme étant *un* modèle, non pas *le* modèle de la pulsion.

À ce sujet, montrons d'emblée nos couleurs (Reid, 2006, 1545). Selon nous, l'œuvre de Winnicott propose en filigrane un nouveau modèle de la pulsion où celle-ci est située non pas dans l'individu, mais plutôt dans l'ensemble individu/environnement. Dans ce temps théorique antérieur au temps freudien, nous avons une inscription relationnelle de la pulsion. Le destin heureux de cette inscription relationnelle conduit à l'actualisation d'un premier couple d'opposés : le dualisme créativité-destructivité. Nous faisons l'hypothèse que l'actualisation de ce premier dualisme serait une condition nécessaire pour rendre opérationnels les modèles pulsionnels de Freud qui deviennent alors des modèles de deuxième génération. Avec Martin Gauthier (2006), nous reconnaissons la nécessité de penser une ontogenèse de la pulsion. Celle-ci devient, en quelque sorte, *a work in progress*. Dans l'après-coup de la pensée de Winnicott, le modèle pulsionnel de Freud est tributaire de la genèse d'un moi visité par la destructivité. Nous y reviendrons.

Afin d'étayer notre hypothèse, nous ferons appel à ces grands paramètres de la pulsion, décrits par Freud (1905), que sont la source, l'objet, le but et la poussée. Ces paramètres nous permettront de distinguer le modèle de Freud et celui de Winnicott. En ce qui a trait à la source, selon Freud, elle prend naissance dans

l'individu ; pour lui, l'origine interne de l'excitation pulsionnelle est partie intégrante de la définition canonique de la pulsion. S'il en est bien ainsi pour l'observateur extérieur, dirait Winnicott (1983, 117), en même temps si nous nous situons imaginativement à l'intérieur du sujet, dans sa subjectivité, il est permis de penser qu'« au départ, l'excitation pulsionnelle est tout aussi extérieure qu'un coup de tonnerre ».

D'ailleurs, cette dernière perspective, toute marginale qu'elle soit chez Freud, n'est pas totalement étrangère à sa pensée. Ainsi, dans *Pulsion et destin des pulsions*, il dira :

« Naturellement, rien ne nous empêche d'admettre que les pulsions elles-mêmes, du moins pour une part, sont des précipités d'action de stimuli externes qui, au cours de la phylogenèse, ont exercé une action modificatrice sur la substance vivante. » (Freud, 1915, 168).

Si nous convenons avec Roussillon que la phylogenèse, chez Freud, peut être entendue comme une métaphore de l'originaire, nous sommes ici assez proches de la pensée de Winnicott.

Quant au but de la pulsion, pour Freud, il est inhérent au mouvement pulsionnel ; le caractère libidinal ou d'autodestruction de la pulsion est une propriété intrinsèque de ce mouvement. De son côté, pour Winnicott, le but de la pulsion est déterminé par la réponse de l'objet ; il postule l'existence d'un premier mouvement pulsionnel de nature indéterminée quant à son caractère libidinal ou destructeur. Il s'agirait d'une « vitalité destructrice ». Ailleurs, Winnicott (1975, 129) utilise le terme de destruction, s'empressant cependant d'ajouter :

« Le mot "destruction" est nécessaire, non en raison de l'impulsion destructrice du bébé, mais de la propension de l'objet à ne pas survivre, ce qui signifie un changement dans la qualité de l'attitude. »

Selon la réponse de l'objet, la pulsion, pour le sujet, prendra ou non une finalité destructrice.

Décrivons à cet égard une situation paradigmatique : un bébé bouge sur les genoux de sa mère. Il pourra, pour celle-ci, lui apparaître « plein de vie » ; nous ne sommes pas dans la destructivité au sens où le bébé ne verra pas inconsciemment son mouvement pulsionnel comme une destruction de la mère dans la réalité. Ou encore la mère pourra s'écrier : « Attention, tu vas faire mal à Maman » ; le mouvement pulsionnel, mobilisé dans *l'aire de la toute-puissance* du bébé entraîne, dans sa subjectivité inconscience, la destruction réelle de la mère.

Dans ce dernier cas de figure, nous avons là les prolégomènes de l'échec du paradoxe du détruit/trouvé. La réussite du détruit/trouvé demande que l'objet

survive à la destruction. Cette survie de l'objet est nécessaire à l'instauration de l'examen de réalité ; ou encore, à la différenciation du fait et du fantasme. L'émergence de la créativité facilitera cette différenciation. Pour Winnicott, paradoxalement, la créativité doit précéder l'appropriation subjective de la destructivité : en quelque sorte, je n'aurai accès à ma destructivité personnelle que dans la mesure où je me vis inconsciemment comme pouvant y parer par ma créativité. L'actualisation du couple d'opposés créativité-destructivité favorise l'appropriation subjective de la pulsion qui, elle, rend opérationnels les modèles freudiens de la pulsion.

Qu'en est-il par ailleurs de l'objet dans l'un et l'autre modèles de la pulsion ? Pour Freud, l'objet fait son apparition dans la séquence : auto-érotisme, narcissisme primaire, amour objectal. Maintenant, y a-t-il ou non présence de l'objet dans le narcissisme primaire ? Pour Freud, la question demeure ouverte. Freud (1917) décrit tantôt un narcissisme primaire dit « anobjectal » où toute la libido serait investie *in situ* dans l'individu ; son prototype en est la vie intra-utérine. Ailleurs, Freud (1914) présente un narcissisme primaire objectal contemporain d'une action psychique conduisant à la formation du moi. Ce moi-personne, dira Jean Laplanche (1970), est à distinguer du moi-instance de la deuxième topique ; ce moi-personne, correspondant à ce moment où l'individu devient une totalité, permet l'unification des pulsions partielles dans ce mouvement qui prend ce moi-personne comme objet.

Pour Winnicott, l'objet est d'emblée présent dans l'ensemble individu/environnement ; il s'agit cependant d'une présence paradoxale. Citons Winnicott :

« Dans le narcissisme primaire, l'environnement maintient l'individu ; *en même temps* [mots soulignés par Winnicott] l'individu ignore l'environnement et ne fait qu'un avec lui. »
(Winnicott, 1963a, 137)

De par ce statut paradoxal de la présence de l'objet, il est possible non seulement de légitimer mais aussi d'articuler les deux définitions freudiennes du narcissisme primaire. Dans le transit de l'unité duelle à l'unité individuelle, nous pouvons décrire le cheminement d'un narcissisme primaire « anobjectal » au sens paradoxal du terme à un narcissisme primaire objectal, partant l'émergence progressivement différenciée de l'objet de la pulsion si la rencontre psyché/environnement est suffisamment bonne.

La poussée est un paramètre qui relève du registre quantitatif de la pulsion, registre qu'il importe de distinguer du registre qualitatif. Freud (1937) souligne comment « le facteur quantitatif » de la vie pulsionnelle constitue un élément majeur dans les entraves au processus analytique. Il s'empresse d'ajouter que nous sommes souvent tentés de sous-estimer l'importance de ce facteur ; en même temps, il a toujours conçu le registre quantitatif comme nécessairement intriqué au registre qualitatif ; en ce sens, la pulsion est d'emblée définie comme libidinale ou destructrice.

Dans le modèle implicite de Winnicott, dans un premier temps théorique, une expérience psychique inconsciente de la pulsion serait purement quantitative ; elle ne serait pas définie qualitativement⁴. C'est la réponse de l'objet qui, dans un deuxième temps théorique, permet de qualifier le mouvement pulsionnel. La psyché est d'abord confrontée à une « vitalité destructrice » (Winnicott, 1989, 254). Une *intensité tensionnelle démesurée* s'exprime sous la forme d'un mixte de spontanéité, de sensorialité et de motricité.

Dans le cadre d'une rencontre psyché environnement facilitatrice, cette intensité tensionnelle évoluera vers l'instauration d'un premier couple pulsionnel : créativité-destructivité. Cette instauration s'avère nécessaire à la subjectivation de la pulsion. En l'absence d'actualisation de ce premier couple pulsionnel, l'expérience inconsciente de la pulsion ne peut avoir cours qu'en extériorité. Le patient alors éprouve inconsciemment ce *primum movens* qu'est la poussée pulsionnelle comme prenant son origine dans le hors-psyché ; il ne peut se considérer que *réagissant* à une poussée demeurée extérieure. La force de la poussée est à l'avant-scène par rapport à sa signification.

Dans la clinique, cette force en extériorité, au caractère démesuré, prend parfois la figure du destin. Une patiente se présente avec une blessure à la cheville. Elle s'est engagée récemment dans une relation amoureuse et elle appréhende beaucoup son issue malheureuse. Elle aura ce commentaire à propos de sa blessure : « quand ça va bien, il faut que ça aille mal ; c'est mon destin ». La force motrice responsable de son faux-pas, vraisemblablement en lien avec sa relation amoureuse, prend son origine à l'extérieur d'elle-même dans cette force obscure du destin ; en quelque sorte, c'est le destin qui a descendu l'escalier. Nous observons une forme d'activité psychique où paradoxalement la plus grande partie de cette activité a pour visée une abolition de l'activité psychique ; la participation de la psyché dans les aléas de l'existence est abolie.

Ailleurs, cette force démesurée de la poussée prendra souvent la forme d'une intentionnalité négative d'autrui qui a valeur de réalité infrangible ; le patient se montre tout à fait démuné face à cette intentionnalité malveillante. Le plus souvent, il n'aura pas même accès à son sentiment d'impuissance ; l'obstacle relève de la réalité ; c'est « la fallace de la soi-disant toute-puissance de l'objet » (Green, 1993, 191). Dans les deux cas de figure, nous sommes en deçà de l'accès à la créativité.

Dans une évolution heureuse du processus analytique, progressivement il devient possible de mettre en évidence le mouvement d'évacuation hors psyché. Une patiente élaboration conjointe du transfert favorise chez le patient la perception endopsychique confuse de quelque chose de l'ordre d'une poussée qui tend à surgir de l'intérieur de lui ; cela coïncidera avec l'éprouvé d'une très grande angoisse qui sera de plus en plus reconnue comme une angoisse-catastrophe⁵ quand l'éprouvé du danger correspond à l'actualisation de ce danger ; penser un danger équivaut à réaliser un danger ; l'élaboration psychique du danger devient alors singulièrement entravée. Il devient angoissant d'être angoissé ; c'est la mise

en abyme de l'affect. Cette expérience psychique proprement quantitative de la pulsion est une donnée métapsychologique qui rencontre couramment son répondant dans une clinique du trop ou encore de son envers, le trop peu. D'ailleurs, le terme même de trop est souvent mentionné spontanément par le patient dans l'évocation de son angoisse.

Traçons maintenant les profils métapsychologiques respectifs des modèles de la pulsion de Freud et de Winnicott. Au plan topique, côté Freud, la pulsion relève de l'intrapsychique ; côté Winnicott, elle possède une inscription relationnelle. Au plan dynamique, dans l'après-coup de la pensée de Winnicott, côté Freud, la pulsion pour devenir opérationnelle exige l'instauration du refoulement primaire ; les enveloppes psychiques et l'interdit sont les corrélats de la pulsion (Anzieu, 1985b, 231). Au plan dynamique, côté Winnicott, la pulsion s'inscrit dans un mouvement normal de projection dont l'arrimage avec la réalité s'avère *nécessaire* au développement psychique. Au plan économique, l'un et l'autre, dans son langage propre, renvoient à l'hallucinoire et à son destin.

L'hallucinoire

L'hallucinoire et les divers destins de l'hallucinoire représentent les maîtres mots de notre conception de la genèse du modèle freudien de la pulsion. Lors du tournant de 1897, Freud souligne comment, *dans le système inconscient*, nous ne pouvons distinguer ce qui est vrai, c'est-à-dire ce qui correspond à la réalité extérieure et ce qui est une fiction investie d'affect. Freud décrit de cette manière la présence dans le système inconscient, d'une coalescence de l'objet du dedans et de l'objet du dehors ; l'un et l'autre ne sont pas différenciés.

Il pose alors les prolégomènes d'une métapsychologie des espaces psychiques. L'hallucinoire devient une modalité particulière de contenant où la réalité de pensée est équivalente à la réalité extérieure. La transformation d'une enveloppe duelle en une enveloppe individuelle de la pulsion nécessitera un travail psychique sur l'hallucinoire car la frontière entre, d'une part, le système inconscient et, d'autre part, les systèmes préconscient et conscient ne pourra qu'entrer en résonance avec la frontière entre le pôle individu et le pôle environnement de l'ensemble individu/environnement.

L'hallucinoire constitue le représentant motionnel de la pulsion (Botella S. et C., 2001, 1149). Cet énoncé réfère à une réflexion plus large qui porte sur les implications métapsychologiques du passage de la première à la deuxième topique. Pour André Green, ce passage nous montre, de la part de Freud, une nouvelle conception de la pulsion, voire une nouvelle conception de l'inconscient. Dans la première topique, Freud fait constamment référence aux « représentations inconscientes de désir » ; la pulsion connaît d'emblée son expression psychique sous la forme d'une représentation inconsciente. En introduisant le Ça, dans la deuxième topique, Freud décrit un premier état de la vie pulsionnelle se situant en deçà des représentations inconscientes. Dans un premier temps théorique, nous sommes en présence de motions pulsionnelles qui, selon les avatars du dévelop-

pement, pourront ou non donner naissance aux représentations inconscientes ; nous ouvrons ainsi la voie à une problématique de la représentance.

Un temps premier de la représentance

André Green (1995) prendra la mesure d'une distinction de Freud entre le représentant psychique de la pulsion et le représentant représentation. En français, les termes représentant et représentation sont assez proches ; la chose est très différente en allemand, la langue de Freud, où nous avons les termes *repräsentanz* (représentant) et *vorstellung* (représentation). Le représentant doit être entendu comme un délégué ; tel un député dans une assemblée législative. La *motion pulsionnelle* constitue une première inscription psychique, une délégation de la pulsion. À titre de métaphore, Green présente la soif comme une expression psychique de la déshydratation sans que la soif constitue une représentation de la déshydratation au même titre qu'une image dans un miroir représente un objet. Cette dernière éventualité relève plutôt du représentant représentation.

La transposition de la motion pulsionnelle en une représentation inconsciente de désir traduira un cheminement d'une première modalité d'inscription sous forme de représentant psychique à une deuxième modalité sous forme de représentant représentation. L'hallucinoire, comme représentant motionnel de la pulsion, devient la première expression psychique de la force motrice de la pulsion. Le transit réussi de l'enveloppe duelle à l'enveloppe individuelle de la pulsion exigera le passage du représentant psychique au représentant représentation, passage qui est tributaire du destin de l'hallucinoire.

Guy Lavallée (2005) fournit une métaphore qui illustre bien la spécificité du concept de l'hallucinoire. Il fait état d'une bande dessinée de son enfance qui a pour héros *Félix le chat*. Quand Félix a une idée, une première bulle apparaît où figure une ampoule allumée ; une deuxième bulle est nécessaire pour figurer cette idée. L'hallucinoire est, en quelque sorte, la bougie d'allumage de la psyché lui permettant de *devenir vivante*. L'hallucinoire désigne l'espoir primaire, selon le mot de Guy Lavallée.

Le travail psychique sur l'hallucinoire induit un double processus. Un premier processus se déroule à la frontière dedans/dehors ; un second à la frontière des systèmes inconscient et préconscient. Si nous pouvons objectivement différencier d'emblée ces deux frontières, de par l'hallucinoire, dans la subjectivité inconsciente du sujet, elles ne sont pas différenciées. Cette différenciation deviendra l'enjeu fondamental d'une métapsychologie des espaces psychiques.

Dans le système inconscient, lors du temps premier de la représentance, l'investissement hallucinoire du représentant psychique de la pulsion permettra la réalisation hallucinoire du désir sous la forme du représentant représentation de la pulsion ; l'hallucinoire s'arrime à la représentation d'objet ; c'est l'émergence des représentations inconscientes du désir, modèle première topique. Cet investissement hallucinoire associé à une expérience de plaisir ne sera rendu possible qu'en présence d'une rencontre suffisamment bonne psyché

environnement ; la réponse de l'objet ne doit pas être trop éloignée de celle du sujet afin que ce dernier puisse imaginer un partage de son plaisir avec l'objet. Un continuum hallucinatoire positif sujet objet doit se mettre en place (Lavallée, 2005, 309).

Pour illustrer ce continuum hallucinatoire, une petite expérience relevant de la psychologie de la vie quotidienne : un grand-père et son petit-fils Antoine, âgé de 3 ans et demi, sont venus au parc. Antoine a visiblement grand plaisir à circuler d'un jeu à l'autre. Que dire circuler ? Il ne cesse de courir et son grand-père, à sa suite, pour assurer sa protection. Quand le grand-père et le petit-fils quitteront le parc la main dans la main, Antoine aura cette réflexion : « On s'est bien amusés, grand-papa. » En fait, le grand-père s'est quelque peu échiné à courir d'un jeu à l'autre ; ceci étant dit, Antoine a bien raison ; par procuration, dans l'expérience, le grand-père a sans doute revécu certains plaisirs d'une tout autre époque. L'un et l'autre d'ailleurs se promettent bien de revenir le vendredi suivant.

L'instauration du continuum hallucinatoire positif sujet-objet à la frontière des systèmes inconscient et préconscient demande la présence d'un certain répondant à la frontière dedans/dehors, soit *l'expérience de l'omnipotence* (Winnicott, 1975, 67). Avant d'introduire un certain deuil de l'hallucinatoire, il importe, dans un premier temps, de prolonger cet hallucinatoire dans la réalité extérieure ; c'est le paradoxe du trouvé/créé. Le sujet se doit de développer l'illusion qu'il est le créateur du monde. L'enfant doit posséder des prérogatives divines (Ribas, 2000, 52).

L'établissement du continuum hallucinatoire, dans un rapport de causalité circulaire avec l'expérience de l'omnipotence, constitue un préalable pour l'investissement hallucinatoire du représentant psychique de la pulsion, partant pour l'actualisation de la réalisation hallucinatoire du désir dans le représentant représentation de la pulsion. À proprement parler, au plan métapsychologique, le désir peut dorénavant s'inscrire dans l'histoire du sujet ; nous sommes en présence d'un système inconscient porteur de représentations inconscientes du désir, un système inconscient modèle première topique. *A contrario*, l'échec dans l'établissement du continuum hallucinatoire positif sujet-objet crée une conflictualité inconsciente entre la réalisation hallucinatoire du désir et la réalisation hallucinatoire du non-désir. Dans la réalisation hallucinatoire du non-désir, la psyché condense l'obstacle à la satisfaction pulsionnelle et le hors-psyché.

Évitons un malentendu : nous disons le hors psyché et non pas la réalité extérieure. Certes, le hors psyché est souvent figuré par la réalité extérieure, tout particulièrement par l'intentionnalité négative réelle ou présumée d'autrui. Cependant, le hors psyché peut tout aussi bien référer à la réalité intérieure. Le patient confondra alors ce qu'il en est du fantasme et ce qu'il en est du fait au sujet de cette réalité intérieure ; il situera comme étant sa réalité ce qui relève de la vision qu'il a de lui-même. Le hors psyché a trait à une modalité d'investissement, non pas à la nature de l'objet investi.

Ainsi en est-il au départ de la dame aux mille et une confidences. Elle ne peut approcher sa détresse personnelle que de façon vicariante, à travers la détresse

d'autrui ; elle devient la confidente attirée de toute une panoplie de personnes malheureuses ; à propos d'elle-même, elle se montre muette comme une carpe. D'ailleurs, elle sera longtemps silencieuse en séance ; la détresse personnelle est métabolisée sur le mode de l'évacuation davantage que celui de l'élaboration dans un mouvement de désappartenance psychique. Elle est très valorisée par son statut de confidente, manifestant ainsi une inversion de la valence narcissique ; l'abolition du narcissisme personnel devient narcissisée.

La dame aux mille et une confidences ne connaît que des échecs au plan amoureux ; elle se relie compulsivement à des hommes dont la souffrance narcissique est telle qu'ils ne peuvent s'offrir le luxe de lui reconnaître un narcissisme personnel : ce qui entre en résonance avec la nécessité, pour elle, de désavouer son narcissisme propre. Dans une formule, elle signera le télescopage de l'obstacle à la satisfaction pulsionnelle et la perception de la réalité : « Les hommes sont incapables d'aimer. »

Le travail du négatif

Le continuum hallucinatoire positif sujet-objet et son compagnon obligé, l'expérience de l'omnipotence, représentent un premier temps théorique dans le transit de l'enveloppe duelle à l'enveloppe individuelle de la pulsion. Le deuxième temps consiste dans la négativation de l'hallucinatoire, un processus qui relève du travail du négatif (Green, 1993, 218). Au sens étroit du terme, il s'agit d'un travail psychique dont la visée est « la constitution progressive de l'absence de l'objet » (Pontalis, 1988, 158).

L'absence de l'objet n'est pas la perte de l'objet ; elle se situe à égale distance de la perte et de l'intrusion par l'objet de par la création d'un état paradoxal où l'objet est à la fois présent et absent. Cette présence/absence est une présence potentielle. Le processus d'absentification de l'objet s'inscrit dans le prolongement du postulat de l'hallucinatoire où l'objet ne peut que s'imposer dans sa présence quand la réalité de pensée équivaut à la réalité extérieure. Grâce au travail du négatif, la psyché pourra évoluer d'une présence hallucinatoire à une présence/absence de l'objet.

Le processus d'absentification de l'objet est une condition sine qua non pour la création d'un psychisme individuel : là encore, le rôle de la réponse de l'objet, dans son double statut d'objet interne et d'objet externe, s'avère déterminant. Selon la formule heureuse de J.-L. Donnet (1995), le rôle de la réponse de l'objet est d'offrir « un don d'absence. » Le rôle de l'objet est de s'effacer. Freud (1917) présente la psychanalyse comme une post-éducation ; dans cette foulée avec Paul Denis, rappelons-nous l'étymologie du terme d'éducation : ex-ducere, c'est-à-dire conduire hors de. L'éducateur doit œuvrer à conduire l'individu hors de sa famille ; en ce sens, un bon éducateur doit œuvrer à se rendre inutile.

De même, pour l'enjeu au plan métapsychologique, comment le sujet accèdera-t-il à un mode de fonctionnement psychique où il pourra se penser lui-même indépendamment d'autrui, en particulier *indépendamment* des personnes réelles de

son environnement primitif ? La réponse de l'objet sera d'assurer une présence sur un mode paradoxal ; car cette présence de l'objet devra œuvrer à son absence dans le fonctionnement psychique du sujet. La réponse de l'objet, au pôle environnement, doit faciliter l'absence de l'objet au pôle individu de l'ensemble individu environnement. André Green (1993) décrit bien cette présence paradoxale :

« L'objet absolument nécessaire à l'élaboration de la structure psychique doit s'effacer. Il doit se faire oublier comme constituant de la structure psychique, il existe *sous la forme de l'illusion* [mots soulignés par W.R.] qu'il n'est pas constitutif de la structure psychique, mais se donne comme différent de celle-ci, comme objet d'attraction ou de répulsion. » (Green, 1993, 381)

Une illustration clinique de l'échec du travail du négatif : une patiente rapporte le commentaire de son conjoint la présentant comme négative. Elle enchaînera immédiatement, en disant qu'elle ne peut être que négative car elle a grandi dans un milieu négatif. Elle ne peut penser son négativisme *indépendamment* d'une référence aux personnes réelles de son enfance. Soyons attentifs à ce qui n'est pas là, soit l'illusion que l'objet primitif n'est pas constitutif de la structure psychique. Notons-le au passage : ce négativisme pourtant très délétère dans l'existence de la patiente ne peut devenir suffisamment énigmatique pour induire un mouvement d'élaboration. Sitôt dit, sitôt écarté, et l'on passe très rapidement à autre chose.

En paraphrasant Pontalis ⁶, nous dirons que, dans le système inconscient, réside une pensée qui ne sait pas qu'elle pense. Dans le prolongement de la découverte de l'hallucinoire, Freud (1900) définit la pensée comme le substitut de la satisfaction hallucinoire du désir. Par ailleurs, dans l'Esquisse, il présente le moi comme consistant essentiellement en un mouvement d'inhibition de l'investissement hallucinoire de l'objet. De cette manière, Freud pose les premiers jalons de la notion de travail du négatif.

Winnicott et Green prendront le relais en explorant l'un et l'autre des territoires différents de notre géographie psychique, le premier œuvrant à la frontière dedans/dehors, le second davantage à la frontière des systèmes inconscient et préconscient. Nous avons décrit précédemment un premier temps théorique du travail psychique sur l'hallucinoire : côté Winnicott, l'expérience de l'omnipotence, côté Green, le continuum hallucinoire positif sujet-objet.

Dans le transit entre l'enveloppe duelle et l'enveloppe individuelle de la pulsion, le travail du négatif intervient dans un deuxième temps. Là encore, nous distinguerons les deux frontières. À la frontière des systèmes inconscient et préconscient, le travail du négatif, lorsque les conditions sont favorables, produit *l'hallucination négative de l'objet*. L'hallucination en elle-même, de fait, une hallucinoire positive, réfère à une perception sans objet. L'hallucination négative concerne la non-perception d'un objet présent dans le champ perceptif. Nous

devons considérer non pas un simple phénomène de carence de l'appareil perceptif, mais plutôt l'émergence d'une contre-force de type hallucinatoire, possédant une intensité égale à celle de la réalisation hallucinatoire du désir ; cette contre-force a pour fonction de faire contre-poids à la réalisation hallucinatoire du désir.

Dès lors, à la frontière des systèmes inconscient et préconscient, prend place un état hallucinatoire originaire (Botella, 2005, 21) qui assure la coexistence positive de la réalisation hallucinatoire du désir et de la réalisation hallucinatoire du non-désir ; de par l'hallucination négative de l'objet, cet état hallucinatoire originaire favorise la création d'un écran interface hallucinatoire négatif (Lavallée, 2005, 311) à la frontière des systèmes inconscient et préconscient. Le mot *écran* est ici utilisé dans les deux sens du terme. D'abord au sens d'un écran chinois : l'hallucination négative de l'objet s'oppose, sur le mode paradoxal, à la réalisation hallucinatoire du désir. Du même mouvement, cette interface se présente comme un écran cinématographique quand il devient un miroir interne permettant à la psyché de poser un regard sur elle : c'est l'accès à la fonction spéculaire (Rolland, 2005, 686). La psyché prend le relais de la mère dans sa fonction de miroir.

Pour Winnicott (1975), le paradoxe du détruit/trouvé à la frontière dedans dehors représente, en quelque sorte, le pendant de l'hallucination négative de l'objet à la frontière des systèmes inconscient et préconscient. Il aura cette formule choc : la destructivité fabrique la réalité. La réussite du détruit/trouvé, en donnant accès à l'examen de réalité, devient une condition nécessaire pour l'appropriation subjective de la destructivité. Dorénavant, le sujet pourra se reconnaître potentiellement destructeur dans un bon environnement et non pas vivre son agressivité uniquement comme une réaction aux attaques d'autrui.

Cette appropriation subjective de la destructivité devra être facilitée par la réponse de l'objet ; celui-ci doit survivre au mouvement pulsionnel du sujet. Cette survie de l'objet, dans le maintien de la qualité de son attitude envers le sujet, permettra l'émergence de la créativité dans le rapport à l'environnement. C'est l'actualisation du couple pulsionnel de première génération : créativité-destructivité. Pour Winnicott, je ne peux me reconnaître destructeur dans un bon environnement que, si, paradoxalement au préalable, ma créativité me permet de réparer les effets de ma destructivité. La destructivité constitue alors la toile de fond de l'amour.

La dérive négativiste du travail du négatif

En lieu et place de l'hallucination négative de l'objet, peut survenir une dérive négativiste du travail du négatif dans l'hallucination négative du sujet ; en lieu et place de l'effacement de l'objet, l'effacement du sujet : c'est le sacrifice subjectal (Green, 1990, 365). La dame à l'escalier disparaît au moment où elle commet le faux pas qui entraîne sa blessure à la cheville.

Dans cette dérive négativiste, nous sommes en présence d'un hallucinatoire négatif entropique déliant insensibilisant (Lavallée, 2005, 310). Explicitons

quelque peu cette formulation. Un hallucinatoire négatif : le sujet disparaît dans le sacrifice subjectal. Un hallucinatoire entropique : nous assistons à une dégradation de l'énergie pulsionnelle ; l'individu se déleste de tout mouvement pulsionnel qui prendrait sa source en lui ; il s'agit moins d'un simple fléchissement de l'énergie, mais davantage d'un mouvement très énergétique, dirons-nous, d'évacuation de toute énergie propre.

La pulsion de mort

Avec l'introduction de la pulsion de mort, Freud (1920) pose le caractère primaire de l'autodestruction ; c'est la priorité du temps auto (Laplanche, 1970, 17). L'individu dirige d'abord ses pulsions de destruction contre lui-même ; l'hétérodestruction devient secondaire à un mouvement de déflexion de la destruction vers l'extérieur. Si nous situons le point de départ du développement de la psyché dans l'ensemble individu/environnement, nous pouvons concevoir le temps théorique de l'autodestruction comme étant secondaire à une rencontre insuffisamment bonne entre la psyché et l'environnement.

Jean Laplanche (1970) précise que le couple pulsion de vie-pulsion de mort relève d'un niveau d'abstraction plus élevé que le couple pulsion d'auto-conservation pulsion sexuelle. La pulsion de mort est décrite comme un principe de fonctionnement psychique, précisément *au delà du principe de plaisir* selon le titre même de l'essai qui introduit ce concept. La pulsion de mort se présente comme un principe d'inertie, un principe d'entropie ; dans cette perspective, André Green (1993) en viendra à concevoir la pulsion de mort comme étant essentiellement un mouvement de désinvestissement conduisant à la désobjectalisation. La dame à l'escalier se désinvestit elle-même dans un processus de désengagement par sa manière de présenter le geste responsable de sa blessure. D'une manière plus large, nous repérons au niveau clinique un mouvement généralisé de démission inconsciente.

Ces considérations théoriques s'avèrent pertinentes au plan clinique ; elles nous invitent à une nouvelle lecture de la pulsion de mort et conséquemment, à une nouvelle lecture du négativisme à l'œuvre dans la réaction thérapeutique négative. Ce négativisme peut être conçu, au plan des principes régissant la vie pulsionnelle, comme une conflictualité inconsciente entre la réalisation hallucinatoire du désir (principe de plaisir) et la réalisation hallucinatoire du non-désir (principe d'inertie ou principe d'entropie). Cette conflictualité inconsciente entraîne une lutte permanente entre l'investissement et le désinvestissement de l'objet ; dans le transfert, cette lutte permanente prend la forme d'une coexistence négative du oui et du non. Non pas *et oui et non*, mais plutôt *ni oui ni non* (Green, 1990, 139).

Dans la dérive négativiste du travail du négatif, la prépondérance du désinvestissement par rapport à l'investissement signe la primauté de la déliaison sur la liaison au sein de la vie pulsionnelle. Si le sexuel constitue, en quelque sorte, de l'étranger intime, l'individu se délestant ici de la source de son monde

pulsionnel, l'expérience psychique du sexuel devient de l'étranger en extériorité. Dans une enquête québécoise récente sur les agressions sexuelles des enfants, un pourcentage significatif des répondants tient l'enfant responsable de l'agression ; le sexuel est devenu du hors psyché.

Dans la dérive négativiste, cet hallucinatoire négatif entropique déliant est, de plus, insensibilisant. Le patient se montre dissocié de dimensions majeures de sa vie affective ; il devient facilement insensible à la portée de son discours. Le phénomène est particulièrement marqué par rapport aux lapsus qui sont ou totalement ignorés ou font rapidement l'objet d'une rationalisation. Évoquant sa relation amoureuse, la dame à l'escalier dira : « Je ne parviens pas à ne pas l'apprécier » et s'empresse de passer à autre chose. Son lapsus illustre bien la visée de non-désir ; il exprime la lutte inconsciente entre le désir de l'expérience amoureuse et le refus de l'expérience amoureuse. Si nous tentons de l'intéresser à son lapsus, nous butons sur la mise en abyme de la conflictualité inconsciente entre l'investissement et le désinvestissement. La patiente désinvestit le regard porté sur le désinvestissement : en quelque sorte, elle désinvestit le désinvestissement.

La représentance, un temps second

Dans un temps premier de la représentance, l'investissement hallucinatoire du représentant psychique de la pulsion donne accès à la réalisation hallucinatoire du désir sous la forme du représentant représentation. Un système inconscient, modèle première topique, contenant des représentations inconscientes de désir devient opérationnel. Dans un temps second de la représentance, l'hallucination négative de l'objet entraîne la négativation de l'hallucinatoire. Cette négativation de l'hallucinatoire est nécessaire à l'exercice de la fonction spécifique de représentation, soit la distinction entre la représentation et la perception. Dans le langage de Winnicott (1975), il s'agit de l'écart conception/perception.

La représentation ou le représentant représentation doit avoir, dans le système préconscient, un statut différent par rapport à celui du système inconscient ; ce statut distinct demande la mise au travail de la représentation : cela a trait, pour l'individu, à la manière de se représenter la représentation. Ce travail concerne donc la méta-représentation ou comment l'individu se représente la représentation. S'il se représente la représentation comme une représentation, nous retrouvons le processus ou *l'acte de représentation* (Widlöcher, 1996, 134), soit la capacité de rendre compte d'un état mental *indépendamment* de l'objet auquel il se réfère dans la réalité extérieure. Il devient alors légitime, pour le patient, d'explorer son monde intérieur ; le territoire intrapsychique est devenu une unité fonctionnelle distincte.

A contrario, l'individu se représente-t-il la représentation comme une perception ? Le système préconscient possède alors un mode de pensée identique à celui du système inconscient où la réalité de pensée est équivalente à la réalité extérieure. Si je pense réellement la chose, la chose existe réellement dans la réalité. Dans ce dernier cas de figure, si, au plan descriptif, la représentation comme contenu sémantique relève du système préconscient, au plan systémique⁷, elle

concerne le système inconscient. Dans ce contexte, toute formation psychique est métabolisée sur le mode de l'évacuation hors psyché. Il en est de même du résultat du travail du rêve (Green, 1990, 299) ; le rêve devient en quelque sorte un passage à l'acte. Pensons à cette analysante qui rêve d'un parcours glacé pour se rendre à sa séance.

De même, en est-il pour l'homme à la petite chatte blanche. Depuis quelques mois, cet homme est amoureux d'une femme qui semble le tenir à distance sans vraiment ni partager, ni refuser ses sentiments. Un jour, il présente un rêve où une petite chatte blanche sort d'un garde-robe en esquissant un sourire. À sa suite, apparaît un gros matou noir. À peine a-t-il terminé le récit du rêve, qu'il aura ce commentaire : « Dès que j'ai pensé à mon rêve, je me suis dit : "Elle a un amant et elle est enceinte". » Il poussera le bouchon jusqu'à s'enquérir auprès d'elle de la véracité de ses pensées, au grand étonnement de la jeune femme.

En deçà de l'instauration de la double limite inconscient/préconscient et dedans/dehors, le résultat du rêve est de l'ordre de l'évacuation de la problématique inconsciente. L'homme à la petite chatte blanche possède une conflictualité inconsciente entre l'investissement et le désinvestissement de l'objet⁸. Cette problématique de contenu est doublée d'une problématique de contenant situant en extériorité la problématique de contenu. Le conflit intrapsychique est aboli au profit d'un conflit dedans-dehors, le hors-psyché portant le désinvestissement.

La même articulation contenant-contenu sur le mode dedans/dehors pourra recevoir la même problématique de contenu en inversant parfois les termes, le hors-psyché portant alors l'investissement. L'homme à la petite chatte blanche consulte tout particulièrement pour des préoccupations suicidaires chroniques : depuis de nombreuses années, il est taraudé par la pensée du suicide. À ce sujet, il aura, un jour, une réflexion quelque peu inattendue. Nous sommes à l'approche de son anniversaire de naissance ; il s'attend à ce que l'événement rencontre assez peu d'écho dans son milieu. Et voilà qu'il en vient à dire ce qui serait, à ses yeux, son plus beau cadeau d'anniversaire : ce serait son suicide. Malheureusement il ne peut s'offrir ce cadeau : ce serait trop douloureux pour les siens. Nous sommes toujours dans un conflit inconscient entre l'investissement et le désinvestissement ; cette fois, le désinvestissement est au dedans, l'investissement au dehors, dans la psyché de ses proches qui vivraient trop douloureusement son décès.

Reprenons notre exemple-type sous l'angle de la représentance. Pour le patient A, la représentation d'un thérapeute inutile est un contenu sémantique véhiculé par une activité psychique qui permet l'acte ou le processus de représentation. Le thérapeute, dirait Winnicott (1969a, 142) *représente* un objet inutile. Représentation donc au plan phénoménologique et au plan métapsychologique. Pour le patient B, la représentation d'un thérapeute inutile est un contenu sémantique véhiculé par une activité psychique qui se représente la représentation comme une perception. Le thérapeute, dirait Winnicott, *ne représente pas* un objet inutile, il *est* un objet inutile. Représentation donc au plan phénoménologique, non pas au plan métapsychologique.

L'affect

Dans son rapport de Lisbonne, B. Brusset (2006) décrit une coalescence de l'angoisse paranoïde et de l'angoisse dépressive dans le fonctionnement psychique en extériorité. Il est angoissant de se sentir déprimé et déprimant de se sentir angoissé. De même, dirons-nous, il est angoissant de se sentir angoissé et déprimant de se sentir déprimé. Soyons attentifs non seulement à l'affect inconscient du patient, mais encore à sa façon d'être affecté par son affect. Nous sommes tenté de concevoir cette *mise en abyme de l'affect* ou les perturbations de l'affect au second degré comme constituant la problématique affective fondamentale du fonctionnement psychique en extériorité.

Reportons-nous au tournant de 1897 : dans le système inconscient, dit Freud, l'on ne peut différencier ce qui est vrai et ce qui est une fiction investie d'affect. L'affect devient un indice de réalité : si je ressens réellement une chose, la chose existe réellement dans la réalité. Au plan de l'affect, comme au plan de la pensée, la réalité intérieure est équivalente à la réalité extérieure. En deçà de l'établissement de la double limite, de par la mise en abyme, l'angoisse devient une angoisse catastrophe : le fait de ressentir l'angoisse signe l'actualisation de la situation de danger et ce, de manière irrémédiable. La mise en abyme de l'affect entrave singulièrement l'élaboration psychique de l'affect.

Le trauma psychique

Dans le transit de l'enveloppe duelle à l'enveloppe individuelle de la psyché, nous repérons l'émergence d'une nouvelle conception de la pulsion. Cet espace carrefour entre dyade et monade nous conduit également à une nouvelle lecture du trauma psychique. Pour ce faire, nous serons fidèle au fil rouge de notre exposé : nous distinguerons, dans notre géographie psychique, les frontières respectives inconscient/préconscient et dedans/dehors, de même que les enjeux propres à chacune de ces frontières. De là découlera la double dimension structurelle et conjoncturelle du trauma psychique.

À la frontière des systèmes inconscient et préconscient, le travail psychique relève du structurel : il s'agit d'un travail propre à l'individu, en ce sens qu'il a cours au pôle individuel de l'ensemble individu/environnement ; ce travail concerne la négativation de l'hallucinoire. À la frontière dedans/dehors, le travail psychique relève du conjoncturel, c'est-à-dire des aléas de la rencontre individu environnement. Comment, dès lors, pour une meilleure compréhension de la réalité psychique, tenir les deux fils du structurel et du conjoncturel, les deux fils de la structure de la psyché et de l'histoire du sujet ? Pour ce faire, il peut sembler utile de distinguer le traumatique et le traumatisme.

Le traumatique renvoie au trauma structurel, un trauma qui relève du caractère propre de la structure primitive de la psyché : il est, de fait, *une potentialité traumatique inhérente à l'organisation psychique primitive*. De par cette organisation primitive, sous l'égide de l'hallucinoire, le territoire intrapsychique ne peut par lui-même acquérir un statut fonctionnel, il ne peut en venir à actualiser la fonction

qui lui est dévolue. La psyché est essentiellement un penser, c'est-à-dire une capacité de penser les pensées. Si la psyché n'a pas cette capacité, elle n'est pas fonctionnelle. Cette capacité de penser les pensées constitue un préalable, représente un élément indispensable à l'induction du mouvement d'élaboration psychique qui, seul, peut assurer le statut fonctionnel de la psyché. C'est la capacité d'élaboration qui, en effet, rend possible la transformation des états psychiques et l'autorégulation des affects et des représentations qui sont la raison d'être de la psyché. La mise en échec de la capacité élaborative marque la présence d'un fonctionnement psychique traumatique.

Le territoire intrapsychique, pour devenir éventuellement une unité fonctionnelle distincte, devra longtemps s'inscrire dans un ensemble plus large, l'ensemble individu/environnement. De par sa composition structurelle première, ce territoire ne peut faire l'économie de certaines conditions conjoncturelles favorables dans le rapport psyché environnement. Ces conditions conjoncturelles favorables faciliteront les processus complexes que sont les paradoxes du trouvé/créé et du détruit/trouvé. La réussite de cette double paradoxalité, toute aléatoire qu'elle soit, demeure déterminante pour la négativation de l'hallucinoire.

Laissée à son mouvement propre d'ordre hallucinoire, la psyché ne peut qu'actualiser son potentiel traumatique. Longtemps l'oxygénation de la psyché aura cours par la voie placentaire avant de pouvoir « utiliser » la voie respiratoire. Au plan psychique, le temps utérin est nettement prolongé ; l'accouchement est grandement différé. Dans une première version de son texte sur l'utilisation de l'objet, Winnicott (1969b) s'attarde à décrire la réussite de la double paradoxalité ; puis il conclura sa description en affirmant que dorénavant « nous n'avons plus besoin de sage-femme ».

Le concept de « négatif du trauma » (Botella, 2005, 22) s'inscrit selon nous tout naturellement dans la perspective du trauma structurel. Citons cet auteur :

« Le trauma vient d'une négativité ; quelque chose aurait dû avoir lieu pour une évolution saine ; c'est l'absence d'un fait psychique primordial qui est traumatique, un trauma négatif en ce sens qu'il n'est ni perçu, ni pensé et ne laisse aucune trace sur un mode de mémoire habituel. »

Le fait psychique primordial qui n'a pas eu lieu, c'est la négativation de l'hallucinoire. D'où le traumatique.

Le trauma structurel relève ainsi du traumatique. Quand la réalité de pensée est équivalente à la réalité extérieure, le fonctionnement psychique devient traumatique. En soi, le prisme subjectivant que représente la psyché inconsciente donne toute une panoplie de couleurs personnelles aux stimuli tant internes qu'externes. Dans le traumatique, paradoxalement, la plus grande partie de l'activité psychique a pour visée la disparition de ce prisme subjectivant, l'abolition de l'activité psychique : la réalité psychique devient, à toute fin utile, un décalque de la réalité extérieure.

La distinction du traumatique et du traumatisme met en lumière un aspect important de la problématique de la représentance. C'est en effet le statut métapsychologique de la représentation, non pas son contenu sémantique, qui détermine le caractère traumatique ou non d'une représentation. Là encore, nous rejoignons S. et C. Botella (1988, 1468) :

« Le caractère traumatique d'une représentation, de toute représentation, du fait d'être une représentation, ne peut empêcher le psychisme de lier, de fonctionner selon les principes des topiques et des processus primaires et secondaires [...] ce qui se répète dans la névrose traumatique, c'est une perception, non une représentation. »

C'est bien le statut métapsychologique d'une perception conférée à ce que nous désignons au plan phénoménologique comme une représentation qui induit le caractère traumatique de cette représentation.

En résonance avec le traumatique au plan structurel, nous retrouvons au plan conjoncturel le traumatisme sous la double modalité du trauma/environnement et du trauma/événement. Pour ce qui est du trauma/environnement, il doit être conçu en étroite articulation avec le trauma structurel ; nous inscrivant dans la perspective de l'articulation paradoxale psyché/environnement ci-haut décrite, l'environnement peut être considéré comme de l'ordre du traumatisme quand il ne réussit pas à inhiber l'activation du trauma structurel. Le trauma/environnement est l'avers dont le trauma structurel est l'envers.

Après coup, le traumatique pour paraphraser André Green (1990) : dans l'après-coup d'un enjeu conjoncturel spécifique auquel est confrontée la psyché, nous pouvons observer que la rencontre primitive psyché environnement n'a pas été suffisamment bonne pour faciliter la négation de l'hallucinoire dans ce travail psychique spécifique. Dans son rapport à l'environnement primitif, la psyché n'a pas su trouver les apports conjoncturels suffisants pour aller au delà du trauma structurel originaire. Pour le meilleur et pour le pire, le travail psychique en cours à la frontière inconscient et préconscient et celui en cours à la frontière dedans dehors s'influencent réciproquement dans un mouvement de causalité circulaire.

Au plan du traumatisme, outre le trauma/environnement, nous avons le trauma/événement. Celui-ci représente la première modalité de trauma décrite par la psychanalyse. Il consiste essentiellement dans une réalité événementielle fortement douloureuse. Freud introduit cette modalité de trauma, dans le cadre de la théorie traumatique de la névrose sous la forme de scènes réelles de séduction dans l'enfance ; celles-ci demeurent l'exemple type du trauma/événement pour le psychanalyste. Le concept peut cependant être élargi à toute réalité événementielle très douloureuse, dans la mesure où elle est susceptible de solliciter fortement la capacité élaborative.

Si le trauma/environnement joue toujours un rôle déterminant dans le destin du trauma/événement, il importe d'observer que le trauma/événement peut parfois faire écran au trauma/environnement. Pensons, par exemple, à cet adolescent qui découvre son père pendu. Cette réalité événementielle douloureuse de l'ordre du trauma/événement ne doit pas détourner notre attention d'une problématique plus large de l'ordre du trauma/environnement sous la forme d'une carence éventuelle dans l'exercice de la fonction paternelle et/ou parentale durant l'enfance de cet adolescent.

Le traumatisme sans le traumatique et vice-versa

Le traumatisme et le traumatique étant des phénomènes distincts, l'un peut tout à fait bien survenir sans l'autre. Le traumatisme sans le traumatique : un événement particulièrement douloureux dans la mesure où le caractère fonctionnel de la double limite demeure présent pourra ne pas compromettre la capacité de lier, la capacité de maintenir une synergie entre les logiques propres des systèmes inconscient et préconscient, dans un mouvement d'opposition/collaboration entre ces deux systèmes. La capacité élaborative de la psyché est préservée. Il est bien connu en psychiatrie que seulement un certain pourcentage des personnes ayant connu une expérience traumatique présenteront les symptômes du syndrome de stress post-traumatique.

De même, le traumatique sans le traumatisme. Une situation qui, au premier abord, ne semble pas représenter une réalité événementielle particulièrement douloureuse, peut réduire quasi à néant la capacité d'élaboration psychique et induire un mouvement de sidération de la psyché. Nous sommes en présence d'un surgissement du traumatique. Telle sera parfois l'expérience d'un analysant à la fin d'une séance ; la psyché pourra ne pas même avoir accès à l'expérience affective de l'angoisse. En lieu et place, nous avons un phénomène de déréalisation.

La transitionnalité, une aire de jeu

Winnicott prend pour objet d'analyse non pas les produits de l'activité psychique, mais l'activité psychique elle-même (Pontalis, 1988, 156) : ce qui le conduit à introduire *implicitement* une métapsychologie des espaces dont nous avons à développer la complémentarité avec une métapsychologie de l'objet plus classique. La transitionnalité représente le maître-mot de cette métapsychologie des espaces. Dans cette perspective, un enjeu fondamental du développement de la psyché a trait à la différenciation des espaces psychiques du dedans et du dehors. La différenciation de ces deux espaces demande la création d'un troisième espace dit transitionnel où, selon Winnicott, il est une question que *l'on ne doit pas se poser* : s'agit-il du dedans ou du dehors ?

Winnicott (1975) a senti la nécessité de reprendre l'article de 1951 où il introduit la transitionnalité afin de dissiper certains malentendus. Premier malentendu : le caractère transitionnel de l'objet ne réfère pas à la nature de l'objet, mais davantage à la nature de l'espace psychique qui a accueilli cet objet. André Green

dira comment « c'est la propriété des espaces qui détermine en grande partie la propriété des objets » (André Green cité par D. Brusset (2006, 47)). Dit autrement, le caractère transitionnel de l'objet réfère à la *modalité d'investissement* de l'objet. Dans la modalité transitionnelle d'investissement, l'objet est là *et en même temps* il n'est pas là. C'est la présence/absence de l'objet.

Dans l'illustration schématique citée plus haut, au plan métapsychologique, pour le patient A, le thérapeute inutile est à la fois présent et absent. Il est suffisamment présent pour permettre son investissement ; en même temps, il est suffisamment absent pour permettre l'opération méta. Il devient utile de poser le regard sur le caractère inutile du thérapeute ; l'élaboration psychique devient légitime. Notons qu'en deçà de la transitionnalité, nous ne sommes pas simplement dans une négativité, au sens d'un manque de transitionnalité, au sens de quelque chose qui n'est pas là. Il est une positivité ; il est quelque chose qui est là, soit une forme d'organisation psychique particulièrement réfractaire au travail interprétatif.

Dans ce dernier mode d'organisation, nous observons une *mise en abyme de la conflictualité inconsciente*. De par la non-différenciation des espaces propres des systèmes inconscient et préconscient, la logique du système inconscient est prévalente de sorte que nous avons dans le système préconscient le fonctionnement en boucle à l'infini du système inconscient ; le regard porté sur la problématique inconsciente et partant sur son dérivé préconscient, le thérapeute inutile, est lui-même infiltré massivement par cette problématique inconsciente. Pour le patient B, le *trop* de présence du thérapeute comme modalité d'investissement fait en sorte qu'il devient inutile de parler au thérapeute de son inutilité.

Deuxième malentendu que veut dissiper Winnicott : contrairement à une conception assez courante, la transitionnalité ne représente pas un espace commun, un espace partagé avec une autre personne. La transitionnalité relève d'un espace propre à la psyché individuelle. L'avènement du transitionnel, peut-on penser, constitue l'acte fondateur pour la création d'un psychisme individuel. Winnicott pourra, de la sorte, présenter la psychothérapie comme *le chevauchement de deux aires de jeu* (Winnicott, 1975, 55).

La troisième topique

Dans cette ligne de pensée, André Green (2002) postulera l'existence d'une troisième topique dont les instances sont le soi et l'objet ; l'enjeu de cette troisième topique porte sur le déroulement simultané d'un double processus : la différenciation dedans-dehors et la différenciation soi-autrui. Cette topique est troisième dans l'histoire des idées, apparaissant après la description des première et deuxième topiques. Elle se situe cependant en amont ; elle est première dans le genèse d'un psychisme individuel ; la différenciation dedans-dehors représente un préalable au caractère opérationnel des instances des première et deuxième topiques ; ces instances apparaissent alors comme résultant d'une complexification de la troisième topique.

Les grands axes de cette troisième topique sont l'hallucinatoire, le travail du négatif, la double limite et la transitionnalité. Avec l'introduction de la troisième topique, la théorie cherche à rendre accessible ce qui, au plan de la clinique, s'exprime le plus souvent de manière silencieuse ; c'est le silence qui enveloppe les mots. André Green (1990) évoque « cette *métapsychologie silencieuse* des relations soi-objet ». Elle se manifeste cliniquement dans *la manière de sentir, de penser et de dire* plutôt que dans le contenu du sentir, du penser et du dire lorsqu'une problématique des contenants inconscients se superpose à une problématique plus classique des contenus inconscients.

L'introduction d'une troisième topique, peut-on espérer, contribuera peut-être à dégager la pensée analytique d'une certaine tyrannie des contenus et facilitera une attention accrue portée aux contenants. Ce faisant, nous construirons progressivement une théorie de la psyché davantage en phase avec les difficultés rencontrées dans la pratique actuelle de la méthode analytique. Selon nous, l'on ne peut dissocier la conception de la réalité psychique et la conception du travail analytique. Telle sera notre théorie de la psyché, telle sera notre théorie de la méthode. En écho à la théorie de la psyché esquissée dans le présent texte, une deuxième partie de ce travail tentera de revisiter les divers paramètres de la méthode analytique à la lumière des grands axes de la troisième topique.

wilfrid reid
74, courcellette
outremont (québec)
h2v 3a6
wilfridreid@videotron.ca

Notes

1. Freud introduit d'abord une première topique dont les composantes sont les systèmes inconscient, préconscient et conscient. Subséquemment, il présente une deuxième topique dont les instances sont le Ça, le Moi, le Sur-Moi. Le Soi et l'Objet seront les instances de la troisième topique.
2. À paraître dans le prochain numéro de *Filigrane*.
3. Freud situe dans le système inconscient cette démesure, cet hubris que les Grecs anciens ont exprimé dans leurs tragédies.
4. Nous faisons référence à l'*expérience psychique inconsciente* : ce qui n'exclut pas la présence de formations psychiques préconscientes ou conscientes, de caractère libidinal ou destructeur.
5. Nous développerons ce thème dans la deuxième partie de notre travail.
6. « Le rêve est une pensée qui ne sait pas qu'elle pense. »
7. Le terme de systémique réfère ici aux systèmes inconscient, préconscient et conscient de la première topique freudienne.
8. En faisant état de l'investissement ou du désinvestissement de l'objet, nous parlons paysan. Après la révolution copernicienne, comme le paysan, nous continuons de dire que le soleil se lève et le soleil se couche. Nous disons tantôt le sujet tantôt l'objet quand, de fait, nous référons à un fonctionnement psychique antérieur à la différenciation sujet objet.

Références

- Anzieu, D., 1984, Communication orale, *Quinzaine scientifique du Pavillon Albert-Prévoist*, édition 1984.
- Anzieu, D., 1985a, *Le Moi-Peau*, Coll. Psychisme, Paris, Dunod.
- Anzieu, D., 1985b, Le corps de la pulsion, in *Créer, détruire*, Coll. Psychisme, Dunod, Paris, 1996.
- Atlan, H., 1986, *À tort et à raison, inter-critique de la science et du mythe*, Paris, Éditions du Seuil.
- Botella, C., 2005, Enjeux pour une psychanalyse de demain, in *Autour de l'œuvre d'André Green. Enjeux pour une psychanalyse contemporaine*, sous la direction de F. Richard et F. Urribarri, Paris, PUF.
- Botella, S. et C., 1988, Trauma et topique (Aspects techniques de l'abord du trauma en séance). *Revue française de psychanalyse*, tome III, Juin 1988.
- Botella, S. et C. 2001, Figurabilité et régrédience, *Revue française de psychanalyse*, tome LXV, no.4, 2001.
- Brusset, B., 2006, Métapsychologie des liens et troisième topique. Rapport au 66^e Congrès des psychanalystes de langue française, Lisbonne, *Revue française de psychanalyse*, 5, tome LXX, Spécial congrès, Décembre 2006.
- Cahn, R., 2002, *La fin du divan ?*, Paris, Odile Jacob.
- Donnet, J.-L., 1995, *Le divan bien tempéré*, Paris, PUF.
- Freud, S., 1895, L'esquisse pour une psychologie scientifique, in *La naissance de la psychanalyse. Lettres à Wilhelm Fliess : notes et plan 1887-1902*, Paris, PUF, 1954.
- Freud, S., 1897, *La naissance de la psychanalyse. Lettres à Wilhelm Fliess : notes et plan 1887-1902*, Paris, P.U.F., 1954.
- Freud, S., 1900, *L'interprétation des rêves*, traduction française par I. Meyerson, Nouv. éd. D. Berger, Paris, PUF, 1976.
- Freud, S., 1905, *Trois essais sur la théorie sexuelle*, Paris, Gallimard, 1987.
- Freud, S., 1911, Formulations sur les deux principes de l'advenir psychique, in *Œuvres complètes XI*, 1911-1913, Paris, PUF, 1998.
- Freud, S., 1914, Pour introduire le narcissisme, in *La vie sexuelle*, Paris, PUF, 1970.
- Freud, S., 1917, *Introduction à la psychanalyse*, Coll. PBP, Paris, Petite bibliothèque Payot, 1965.
- Freud, S., 1920, Au delà du principe de plaisir, in *Essais de psychanalyse*, Paris, Petite bibliothèque Payot, 1963.
- Freud, S., 1937, *Analyse avec fin et analyse sans fin*, texte intégral de Sigmund Freud, Questions critiques et orientations nouvelles, sous la direction de Joseph Sandler, Bayard, 1994.
- Freud, S., 1938, *Résultats, idées, problèmes, II*, PUF, 1985.
- Gauthier, M., 2006, Troisième topique et psychanalyse d'enfant, *Revue française de psychanalyse*, 5, tome LXX, Spécial congrès, Décembre 2006.
- Green, A., 1990, *La folie privée, psychanalyse des cas limites*, Coll. Connaissance de l'Inconscient, Paris, Gallimard, NRF.
- Green, A., 1993, *Le travail du négatif*, Paris, Minuit.
- Green, A., 1995, La représentation de chose entre pulsion et langage, in *Propédeutique, la métapsychologie revisitée*, Coll. Champs, Masson.
- Green, A., 2002, *Idées directrices pour une psychanalyse contemporaine*, Paris, PUF.
- Laplanche, J., 1970, *Vie et mort en psychanalyse*, Coll. Champs, Paris, Flammarion.
- Lavallée, G., 2005, L'enveloppe du rêve et l'hallucinoire de transfert. Hypothèses sur le dégagement d'un trauma nocturne, in *Autour de l'œuvre d'André Green. Enjeux pour une psychanalyse contemporaine*, sous la direction de F. Richard et F. Urribarri, PUF.
- Pontalis, J.-B., 1988, *Perdre de vue*, Coll. Connaissance de l'Inconscient, Paris, Gallimard, NRF.

- Pontalis, J.-B., 2002, *En marge des jours*, Paris, Gallimard, NRF.
- Reid, W., 2006, De l'ensemble individu/environnement à la troisième topique : la pulsion, le narcissisme, l'emprise et la relation d'objet, *Revue française de psychanalyse*, 5, tome LXX, Spécial Congrès, Décembre 2006.
- Ribas, D., 2000, *Donald Woods Winnicott. Psychanalystes d'aujourd'hui*, PUF.
- Roland, J.-C., 2005, Le Moi, Tiers de lui-même, *Revue française de psychanalyse*, tome LXIX, no. 3, Juillet 2005.
- Widlöcher, D., 1996, *Les nouvelles cartes de la psychanalyse*, Édition Odile Jacob.
- Winnicott, D.-W., 1969a, *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Paris. Petite bibliothèque Payot.
- Winnicott, D.-W., 1969b, The use of an object and relating through identification, *Int J Psychoanal*, 1969, 50.
- Winnicott, D.-W., 1975, *Jeu et réalité. L'espace potentiel*, Coll. Connaissance de l'Inconscient, Paris, Gallimard.
- Winnicott, D.-W., 1983, *Processus de maturation chez l'enfant, développement affectif et environnement*, Paris. Petite bibliothèque Payot.
- Winnicott, D.-W., 1989, *La crainte de l'effondrement et autres situations cliniques*, Collection Connaissance de l'Inconscient, Paris, Gallimard, 2000.